

## PAGES CANADIENNES

## LE SPECTRE BLANC

Le récit suivant, qui date de trente ans tout près, nous donne une excellente idée du style et du genre que nos pères admiraient. Cette page canadienne méritait d'être conservée, mais nous regrettons de ne pas connaître le nom de l'auteur. Quelqu'un de nos lecteurs pourra peut-être nous renseigner.

Arrête passant, respecte ces ruines, ne foule pas à tes pieds ce sol où dorment des héros. Le châtelain affronte l'orage plutôt que de chercher un asile auprès de ces murailles et le villageois n'y passe qu'en tremblant, car c'est là, lorsque le vent du soir soupire dans les débris de la tour, lorsque tout s'écroule et gémit au vieux manoir, c'est là qu'on voit apparaître le "Spectre Blanc". Sa voix plaintive à laquelle l'écho de ce sombre séjour donne un accent encore plus triste et plus lugubre, va se perdre sur les vagues azurées qui minent sourdement les pieds de la tour. Jadis ce lieu fut célèbre dans nos luttes contre les Peaux-Rouges. Plus d'une fois, comme les flots de la rive, la rage impuissante du féroce iroquois vint se briser avec fracas contre ce vieux fort.

Lorsque l'Indien déterrât sa hache redoutable et entonnait son chant de guerre, tous les colons du voisinage, cherchaient à l'abri du château un refuge contre les fureurs de leurs cruels ennemis. Les bosquets délicieux qui l'environnent ont vu souvent le sang du Visage Pâle et de l'enfant des bois se mêler ensemble. Chaque arbrisseau, chaque pierre, conserve le souvenir d'une action éclatante, d'un trait d'héroïsme ou de dévouement.

Ce château appartenait à M. Edouard de Chambly, descendant d'une des plus nobles et des plus vaillantes familles, chez qui le courage et l'amour de la patrie étaient héréditaires. M. de Chambly avait un fils qui s'appelait Edouard comme son père. Un de ses amis et compagnon d'armes, lui avait confié en mourant son enfant unique, une jeune fille charmante, dont la figure aussi intelligente qu'agréable avait un certain cachet d'élévation et de douceur qui lui gagnait toutes les sympathies.

Louise, telle était son nom, grandit avec Edouard qu'elle considérait comme son frère. Edouard portait un amour fraternel à sa sœur d'adoption. Tous deux vécutent sous le même toit, assis à la même table et comblés des mêmes caresses. Ils aimaient à jouer ensemble, et à cueillir dans un bois voisin, la rose sauvage, l'humble violette et le lis emblème de la pureté de leur cœur. Souvent le père d'Edouard retiré à l'ombre des vieux pins qui entouraient le château, contemplait avec un sourire de bonheur l'union et l'amour de ces enfants. D'autres fois les pressant tour à tour contre son cœur, il leur racontait ses aventures au milieu des sauvages et de la forêt. Louise demandait surtout au vieillard de lui parler du combat sanglant dans lequel son père était mort.

Cependant, déjà s'était écoulé cet âge heureux de l'enfance où l'âme pure et naïve, aime sans trouble et exprime ingénument son amour. Des feux inconnus jusqu'alors embrasaient ces deux cœurs faits pour s'aimer et formés l'un pour l'autre.

Un soir, Edouard était venu se reposer sous le feuillage avec Louise dont le regard mélancolique et rêveur, le front soucieux semblaient annoncer des pensées de tristesse et de douleur. Edouard appuyait sa tête sur les bras de Louise dont les cheveux blonds ondulés par la brise venaient effleurer le visage. Les flots en expirant sur la rive murmuraient la fin du jour et les oiseaux sous la feuillée faisaient entendre leurs concerts amoureux. Louise la première rompit le silence.

— Cher Edouard, dit-elle, tu sais combien, je me sens heureuse auprès de toi, et de tes parents devenus les miens. Je verrais avec un charme toujours nouveau couler ici tous les jours de ma vie. Il fait si bon de respirer auprès de ceux que le cœur et la reconna-

sance m'ont rendus si chers. Mais te l'avouerai-je, je n'ose espérer en l'avenir. Le destin qui m'apprit à souffrir dès ma naissance ne s'adoucirait un moment que pour me faire sentir davantage toutes ses rigueurs. Le trépas a marqué mon berceau, mes yeux en s'ouvrant à la lumière furent frappés par l'éclat des torches funèbres. Les premiers bruits qui retentirent à mon oreille furent des gémissements et des pleurs. Les cloches joyeuses qui annonçaient ma naissance, devaient bientôt tinter le glas de la mort. Tige frêle et tremblante l'Aquilon s'acharnait déjà pour ma perte. Quelques jours après, victime de son courage, mon père allait rejoindre celle qu'il pleurerait encore. Abandonnée sur la terre je n'ai jamais connu les douceurs qu'on éprouve sur le cœur d'une mère ou sur les genoux d'un père. Mon existence est vouée à l'infortune. Il n'est personne à qui je puisse confier les secrets de mon âme. C'est en vain que de douces pensées viennent parfois m'arracher quelques sourires. Ces espérances, hélas ! ne serviront qu'à me tourmenter lorsque viendra le temps des cruelles déceptions.

A ces mots, Edouard ému presse longtemps sur son sein Louise éplorée et essaye de la consoler.

— Pourquoi ces pleurs et ces alarmes, dit-il, mon père et ma mère ne sont-ils pas les tiens, ne suis-je plus ton frère, ton amant. Douterais-tu de mon amour et de la constance de mon cœur. Quelle froideur et quelle indifférence tu me témoignes, à moi, qui n'ai point de secrets pour toi. L'hymen doit bientôt nous unir pour toujours et...

— Edouard, interrompit Louise, ne me fais point l'injure de ne pas croire en mes promesses. Je n'ai connu que toi seul dès mon enfance, je t'ai promis ma foi et pour toi seul je vivrai. Je craignais d'attrister ton front toujours serein et de troubler tes sens en te faisant le récit d'un songe affreux que j'ai eu la nuit dernière. Je tremble encore à son souvenir mais puisque tu le désires, écoute, tu sauras tout :

« Le soleil venait de terminer sa course, les voiles de la nuit enveloppaient la terre. Tout bruit avait cessé dans le hameau. A peine si le bruissement de la feuille sous les pieds de la chèvre ou la voix tremblante de la brebis égarée interrompait le silence. Cependant au manoir on ne dormait pas encore. A travers les arbres qui bordent son avenue on apercevait les lumières brillantes qui éclairaient le château. En s'approchant davantage on entendait distinctement des pas sourds et cadencés et les sons harmonieux des instruments se mêlant avec les voix les plus douces et les plus mélodieuses. Une assemblée considérable, parée de ses plus beaux habits, se livrait au plaisir de la danse au milieu d'une salle couverte de guirlandes et de fleurs. Sur toutes les figures se lisait une joie nouvelle produite sans doute par quelque événement nouveau.

« En effet, on fêtait une grande victoire où le brave Edouard s'était couvert de gloire. On vantait partout ses exploits, ton nom était dans toutes les bouches et ton père orgueilleux de toi versait des larmes de joie.

« Tout à coup, un cri s'éleva au milieu de la salle, tous les assistants demeurèrent terrifiés. Les jeunes filles timides et craintives cherchent un refuge dans les bras de leurs mères. Les mères se lamentent et implorent du secours. L'épouvante s'empare des plus braves. Tous les regards se dirigent vers le même endroit, on craint de l'apercevoir encore et les yeux le cherchent comme invinciblement.

« Le voyez-vous là-bas... ce fantôme qui s'avance. Oh ciel ! Tremblez car c'est le Spectre Blanc ! Il marche d'un pas grave et mesuré, un drap blanc cache les formes de son corps et ne laisse apercevoir que sa figure où se reflètent les sombres pâleurs de la mort ; ses cheveux en désordre, ses yeux hagards, ses joues amaigries, son front sombre, ses mains encore crispées des douleurs de l'agonie, sa bouche d'où s'exhale une odeur de cadavre, tout en lui est fait pour porter la

terreur. On dirait la Mort elle-même emportant quelques lambeaux de la tombe.

Mais sa voix était aussi douce et aussi plaintive que les accents de la colombe qui sous le rameau balançant par la brise gémit sur la mort de sa compagne. Levant ses mains vers l'assemblée muette et tremblante, elle fit entendre ces paroles :

« Triste, pâle, éplorée, j'ai prêté une oreille attentive auprès du chemin, mais je n'ai pas entendu le bruit de tes pas. J'ai traversé le vallon, j'ai erré au milieu de la forêt, je me suis assise sur les rochers qui bordent la rive ; mais je n'ai pas entendu ta voix. Je t'ai attendu longtemps à l'ombre de ces saules, mais la brise seule murmurait en balançant leurs rameaux touffus. Il ne reviendra pas, ton cher Edouard, il dort sur la terre étrangère et ne se réveillera plus. La froide haleine de la nuit glace mon sein et engourdit mes membres ; errant au milieu des ténèbres je cherche celui qui n'est plus. Pourquoi tant de cruauté, ô Edouard, pourquoi briser ma vie lorsqu'à peine j'ai compté vingt printemps. D'autres amantes plus heureuses pourront un jour tressaillir au nom d'épouse et de mère, mais moi je vais mourir. Pleurez mes yeux, je ne suis plus que l'enfant du malheur ; pleurez son père, pleurez sa mère, que tout gémisses au château, car Edouard n'est plus.

On écoutait encore que le fantôme s'était évanoui ; un silence suivit ce spectacle effrayant. Bientôt on entend à quelque distance le galop d'un cheval ; un soldat se présente ; son sabre est encore taché de sang ; il revenait d'une grande bataille où plus d'un héros avait mordu la poussière ; d'un bond il est à bas de son coursier ; l'assemblée ouvre ses rangs pour le laisser passer, il se dirige vers le vieillard qui pâlit à son aspect, et lui jette ces mots : « Votre fils est mort, » puis il s'éloigne ; ta mère faiblit, une sueur froide humecte son front, elle tombe, on la relève, ses yeux se sont déjà fermés à la lumière.

Louise avait cessé de parler. Edouard, attendant, surmontant néanmoins son émotion repartit :

— A quoi bon se laisser illusionner et trembler devant un fantôme produit par les vapeurs de la nuit. Toutes ces visions étranges qu'enfante une imagination ardente disparaissent avec les premiers rayons de l'aurore. Ne sois pas aussi crédule. Laissons les jongleurs indiens s'effrayer du sens d'un rêve ; pour nous, moins superstitieux, espérons en l'avenir. Notre amour est aussi pur que l'onde de ce fleuve, rien ne saurait le troubler. Cesse donc, Louise, de te livrer à de tristes pressentiments. J'aime tant à voir sur ton front cette douce sérénité et sur tes lèvres ce tendre sourire, qui reflètent le bonheur de ton âme et font palpiter mon cœur d'espérance.

— Ta voix, dit Louise, comme le frais zéphyr versé dans mon sein la fraîcheur et la joie. Ton regard plein de tendresse me ranime et me console, je consens à être heureuse pour toi.

Elle avait à peine achevé ces mots qu'ils aperçurent M. de Chambly qui s'avançait lentement vers eux. car l'âge et la fatigue avaient appesanti ses pas. Tous deux par respect se levèrent à son approche. M. de Chambly s'assit à côté d'eux sur le tronc d'un vieux chêne et regardant son fils :

— Edouard, dit-il, plus d'une fois dans ta jeunesse je t'ai raconté les exploits et le dévouement de tes ancêtres. Ta figure qui s'enflammait à mes paroles, le désir que tu m'as toujours témoigné de combattre me disent assez qu'en toi coule le sang noble et vaillant de Chambly. Aujourd'hui il est temps de se servir de ce courage.

— Albion s'est ressouvenu de sa vieille haine contre la France et ses légions foulent déjà le sol canadien. L'âge ne me permet pas de te suivre. Pars seul, mon fils, prends mon sabre et va soutenir l'honneur de ta famille.

— Edouard se jette aux genoux de son père qui le bénit, il se relève, presse un moment sur son cœur Louise tremblante et baignée de pleurs, s'arrache à ses baisers brûlants et vole dans les bras de sa mère. Quelques moments après monté sur son coursier fougueux, Edouard disparaissait dans un nuage de poussière soulevé sous les pas du cheval du guerre. Non